

Camille de Toledo

Thésée, sa vie nouvelle



THÉSÉE, SA VIE NOUVELLE

ÉDITIONS VERDIER
11220 LAGRASSE

DU MÊME AUTEUR

L'Inquiétude d'être au monde, « chaotid », Verdier, 2012

•

Herzl

Une histoire européenne

avec Alexander Pavlenko (illustrations), Denoël Graphic, 2018

Le Livre de la faim et de la soif, Gallimard, 2017

Les Potentiels du temps

avec Aliocha Imhoff et Kantuta Quiros, Manuella éditions, 2016

Oublier, trahir, puis disparaître

« La librairie du XXI^e siècle », Seuil, 2014

Vies potentielles

« La librairie du XXI^e siècle », Seuil, 2011

Le Hêtre et le Bouleau

Essai sur la tristesse européenne

« La librairie du XXI^e siècle », Seuil, 2009

Visiter le Flurkistan, PUF, 2008

Vies et mort d'un terroriste américain, Verticales, 2007

L'Inversion de Hieronymus Bosch, Verticales, 2005

Camille de Toledo

Thésée, sa vie nouvelle

VERDIER

www.editions-verdier.fr

© Éditions Verdier, 2020.
ISBN : 978-2-37856-097-3

« Les pères ont mangé des raisins verts,
et les dents des enfants en ont été agacées? »

Livre d'Ézéchiél, chapitre 18

toi, mon frère, dis-moi...

qui commet le meurtre d'un homme qui se tue?

tu es né le vingt-six janvier
mille neuf cent soixante-treize

quelques mois après ta naissance
ce fut le premier choc pétrolier
qui annonçait la fin d'un monde

de l'énergie infinie

après plus de trente ans d'une crise du capitalisme
tu as rendu ta vie
et je suis, depuis ce jour, ton survivant
celui qui porte sur son dos l'énigme
de ta mort

une énigme qui traverse les âges
et les frontières
une perte et un manque auxquels se nouent d'autres
histoires venues du passé qui laissent apparaître
un fil fragile

et lorsque je le tire, ce fil, voici ce qu'il révèle:

que nous sommes
un continuum de désastres
et d'effondrements

et cette enveloppe que nous appelons Corps
que nous revêtons, soignons et vénérons, n'est rien qu'une
cristallisation de liens qui peuvent
dans l'exil, la vieillesse ou l'accident
se dissoudre

un frère, une mère, un père, une langue
l'empreinte d'une ville où nous avons appris à aimer
le souvenir des forêts autour
d'un village, enfant

quand nous perdons nos liens, mon frère,
nous tombons

et moi, après ta mort, je suis tombé

j'ai été battu et traversé par d'étranges forces
venues du passé
il n'y avait plus de jours, pour moi,
plus de lumière

j'ai dû retrouver vos visages
revisiter l'histoire dont nous sommes nés

j'ai été, en suivant ces forces, contraint
de replonger dans ce temps absurde
et amnésique

des Trente Glorieuses

puis j'ai dû retraverser la guerre, jusqu'aux tranchées
de l'autre siècle
plonger dans les eaux du temps
éclairer les mensonges
dont nous sommes les enfants

tu vois, mon frère,
pour ne pas mourir, j'ai dû entreprendre un voyage
au cœur de la nuit, dans les plis du corps
dans les strates du temps

afin de comprendre ce qui t'a pris

et répondre à cette mauvaise question
qui finit par renverser tout ce à quoi
je croyais, moi, le moderne

l'enfant de la prospérité

qui commet le meurtre d'un homme qui se tue ?

car avec cette question s'ouvre le récit archaïque
qui coupe entre les âges et ricoche
de vie en vie, du passé vers l'avenir

l'avenir

premier mars deux mille cinq

Paris

un père dénoue seul la corde à laquelle son fils s'est pendu, je suis dans un taxi qui traverse le fleuve, j'ignore tout de ce qui est en cours, mais le message sur mon répondeur dit de me dépêcher, et c'est une voix de terreur, celle du père; à peine sorti du taxi, je cours, je tape un code, ne me souviens plus; la pendaison est un acte archaïque, ce n'est pas un saut par la fenêtre, la corde vient du passé, je devrai y revenir; mais pour l'heure, je m'engouffre dans l'escalier, les marches sont usées, au deuxième la porte est ouverte, je vois le père assis; dans l'angle, le frère allongé

maintenant tout tombe et la vie est maudite

l'intuition que j'ai depuis l'enfance trouve enfin ses raisons; je le crois, du moins j'ai le sentiment que tout ce qui s'accomplit, le frère, le père assis, tout obéit à une loi, une équation; le frère gisant, je m'approche de lui; à cet instant, il y a ce cri qui sort de moi pour l'arracher à la mort, à ceux qui ont laissé leurs peines et les secrets courir de corps en corps, d'année en année; et il y a ce qui sort en même temps que le cri: la mémoire de l'enfance, mais le frère reste là sur les tomettes rouges; rien ne le réveille, rien n'est réparable; c'est une ligne qui coupe entre le frère mort et le père, la mère, le frère vivants; et il manque une image, je la chercherai longtemps; celle du frère pendu

maintenant tout tombe et la vie est maudite

et l'image qu'il laisse, qui hantera celles et ceux qui restent dans leur effort pour revivre, est une entaille qui happe ; puis les pompiers arrivent, puis la mère, le père l'a prévenue ; son visage quand elle entre, on ne s'en souvient pas ; son visage quand ils emportent le corps, on ne le regarde pas ; on ne regarde rien ; on est avec le père et le frère qui reste ; et c'est ici que se noue le bloc de sensations pour la vie d'après ; dans le cœur, quelque chose se fige, ça passe à travers la peau, dans le sang ; c'est une chimie de peurs dont il faudra comprendre les effets pour que l'avenir soit tissé d'autre chose que de ruines ; mais là, il reste le père, la mère, et entre eux une faille où respire le frère vivant ; le corps du frère mort sur les épaules duquel pesait le poids du temps est emporté ; à cet instant, le père, la mère ne se parlent pas ; il y a le silence et ce qu'on y entend ; car tout, quand il y a un mort, devient un enchevêtrement de fautes et de remords que chacun cherche à fuir

maintenant tout tombe et la vie est maudite

je comprends que l'existence *à partir de là* sera coupée en deux ; et peut-être le savais-je depuis le commencement ? peut-être y a-t-il une cohérence de tout ce qui a lieu ? il va falloir tenir, à la suite de l'aîné, porter ça, cette scène ; le frère qui n'est plus ; désormais, être le seul restant ; et les jours passent ; les visites de la famille, des amis s'organisent ; on vient saluer la mère ; certains, gênés, arrivent à la prendre dans leurs bras ; mais, dans l'ensemble, c'est une mort qui sépare ; on sent que rien ne sera réparé ; déjà des paroles, loin du père et de la mère, tentent de fixer un récit pour éviter que le corps dérange ; il n'allait pas bien depuis des années, il était malade, voilà ce qui se raconte, ce que l'on veut croire ; la famille cherche un récit pour éviter que le suicidé contamine la vie ; elle fait de cette histoire une

tragédie personnelle, « un choix libre » ; ce mythe endurent qui se dresse tel un mur autour de ce qui tremble pour que l'ordre demeure ; car la corde qui lie les âges et les mémoires, le passé et l'avenir, nul ne veut la laisser remonter jusqu'à soi ; le récit – il était malade, ça faisait des années qu'il n'allait pas bien – est ce par quoi on tranche entre soi et ça

un frère qui se pend

on dit sa compassion ; et des tristesses, des chagrins, il y en a, car il était aimé ; sa fragilité avait fini par percer les valeurs de force qui sont l'autre nom du pouvoir dans cette famille ; en partageant ses douleurs, le frère qui voulait mourir – il m'arrive de penser qu'il le *devait* et tout est là, dans ce *devoir*, tout ce que je cherche à comprendre – avait fini par émouvoir ; il laisse chacun orphelin d'un espoir, celui de le sauver ; mais qui aurait pu lui venir en aide si toutes les bouches se taisent, si nul ne fait face aux choses tues ; on ne veut pas que la mort éclabousse, alors on fixe un récit ; et ce récit arrive aux oreilles de la mère ; ce qu'elle ressent, elle ne peut le partager ; elle ne peut plus fuir comme elle a fait toute sa vie ; le suicide de son fils l'oblige à observer ce qu'elle a repoussé ; et maintenant, c'est trop tard, le fils est parti et elle dit

je voudrais mourir

elle le dit au frère qui reste ; le soir, quand je la laisse, la mère cherche des raisons : *qui commet le meurtre d'un homme qui se tue ?* elle se demande en s'enfermant dans un sommeil forcé où elle s'efface ; elle vit encore d'une puissante colère : un coupable, il lui en faut un pour ne pas trop se condamner ; la haine la prend, des flots qu'elle transmet aux vivants ; la mère est un

poing fermé qui ne voit plus le jour ; elle fait mine de vivre, de manger, cependant qu'à travers ces fausses présences, je vois ce qui chute ; la mère est une falaise que la terreur érode ; je passe chez elle, tente de l'aider ; je suis un trait d'union entre deux mondes qui s'écartent : le continent des vivants et celui des morts ; et je porte un espoir intact, mais la vie est sombre ; dans les mois qui suivent la mort du frère, je deviens le père des miens, le père de la mère et le père du père

maintenant tout tombe et la vie est maudite

il y a un été où des oiseaux, dans un jardin du Sud, voltigent ; l'un d'eux se pose sur l'épaule de la mère ; je dis, pour la consolation, parce que je cherche à prouver que la vie continue, que l'oiseau est le frère ; la mère veut y croire, elle joue avec l'oiseau ; puis viennent les jours d'automne, elle reprend son travail, du moins elle essaie ; septembre, octobre passent ; les ciels lourds de la ville de l'Ouest, le gris des toitures, les couleurs pâles, des mois où rien ne se répare, tout s'aggrave, l'image manque, celle du fils qui se pend

où étiez-vous ? que faisiez-vous ?

et il y a les heures où l'on cherche à fuir en reprenant une routine ; mais c'est un oubli qui ne vient pas pour un instant inoubliable : le corps du fils et l'image manquante où il s'attache le cou, où il peine à respirer, où le sang se fige ; et novembre passe ; « le frère m'a volé ma lumière, il a pris mon soleil », ce sont des pensées qui occupent le frère vivant quand il voit que ses forces et ses joies servent à tenir les autres, en particulier la mère ; et justement, la tête de la mère, elle se penche ; sur mes épaules, elle cherche un appui ; je me fige pour la tenir et

décembre s'achève, puis janvier ; elle s'en remet à moi, à ce que je semble savoir : *je devrai de cette mort transformer l'expérience, sans quoi rien ne sert à rien* ; et la mère sent qu'il y a cette quête en moi, mais elle veut que le procès du suicide ait lieu

qui commet le meurtre d'un homme qui se tue ?

puis tout va vers le pire et furieusement s'accélère ; la mère lègue à l'avenir ce qui en elle exige une vengeance ; il me faudra des années pour comprendre ce qui coule d'un corps à l'autre, d'une vie à l'autre, dans les mois qui suivent la mort du frère ; et le mois de janvier, donc, mène à l'anniversaire du disparu ; c'est un jour que l'on ne célèbre pas ; on se verra à déjeuner avec la mère pour évoquer la vie qui va ; on parlera du monde, de ses guerres, de celui qui est mort en mars dernier ; la mère revient d'un voyage ; elle a trouvé cette force : quitter la ville de l'Ouest, l'automne, les toitures trop grises, le vent dans les rues agitées ; prendre l'avion, dormir, s'assommer de pilules puis m'appeler

tu veux déjeuner ?

on mange place de la Bourse, à Paris, un jour gris ordinaire ; et c'est le vingt-six janvier, jour de naissance du fils mort ; mais le rituel de l'anniversaire a perdu son sens ; on fait semblant de parler, on se quitte sur le trottoir ; puis en fin d'après-midi, juste quelques heures plus tard, la mère est retrouvée dans un bus au terminus, endormie pour l'éternité ; jour de naissance du fils, jour de mort de la mère trente-trois ans plus tard ; *un vingt-six janvier* ; et il y en aura d'autres, de ces dates qui se recourent, de ces « synchronies », puisque c'est ainsi qu'on les nomme ; des *coïncidences*, diront celles et ceux qui ne veulent

pas comprendre; mais moi je dis: « les lapsus du temps », là où le passé se mêle à l'avenir, où le contour assuré des corps se trouble devant tout ce qui relie les noms entre les âges; et la mère maintenant est morte; le fils survivant, lui, dit un soir en pleurant

bientôt, je serai le dernier

mais il ne sait plus à qui adresser sa prière et son père déjà décline; pendant les mois entre la mort du frère et la mort de la mère, le père est revenu, s'est occupé comme il a pu des affaires de famille; il a participé au choix du matériau pour les cercueils, a tenté de m'apaiser en partageant sa foi: *j'ai parlé à ton frère*, il m'a dit, *il ne souffre plus*, et maintenant que la mère est morte, il ajoute: *elle est en paix, crois-moi, elle est avec son fils...* et face à son chagrin, que puis-je opposer? de la raison? quelle raison? le frère qui reste laisse son père à sa croyance, et s'il parle aux fantômes, aux spectres... que chacun se défende et fasse comme il peut; car, il faut dire adieu à la mère maintenant, et encore, encore, appeler la famille, les amis, les connaissances; le frère qui reste accueille, organise; il a vécu jusque-là protégé derrière les siens; désormais, c'est à lui de tenir, être un fils qui reçoit; le père l'aide, mais il faiblit, quelque chose l'emporte; il ne peut s'opposer à celles et ceux qui fixent le récit pour la mort de la mère; *elle était dévorée par la culpabilité*, dit-on, *la disparition de son fils l'avait anéantie, elle voulait mourir*; et puis il y a ceux qui donnent leur avis: *elle aurait mieux fait de laisser respirer ses enfants*; et ceux qui prudemment se taisent; après, je le vois, la famille et les amis reprennent leur vie; ils éprouvent de la tristesse, mais il faut bien vivre et nos temps, à la fin, détestent le tragique; c'est ainsi que le père et le frère qui reste se retrouvent seuls; passent

Ce livre n'aurait pu voir le jour sans l'accompagnement précieux de Yann Dissez et du dispositif « résidences d'auteur » de l'agence régionale du livre CICLIC en coopération avec la Maison Max Ernst où l'auteur a pu présenter, lors de la saison 2018, le cycle « Écrire la légende » et l'installation « Vie suspendue ».

Les dernières étapes de ce travail, au printemps et à l'automne 2019, ont également bénéficié d'une bourse de la Fondation Jan Michalski pour l'écriture et la littérature. L'auteur souhaite ici adresser ses profonds remerciements à Vera Michalski, ainsi qu'à Guillaume Dollmann et à toute l'équipe de la fondation.

Enfin, comme il importe d'entendre la littérature, au-delà même du livre, dans l'espace urbain et social, comme dans ses relations avec les champs de la recherche en sciences humaines, l'auteur souhaite exprimer toute sa gratitude aux équipes d'Arty Farty, de la Fête du livre de Bron et de l'École urbaine de Lyon pour leur soutien au cycle « Enquêter, enquêter, mais pour élucider quel crime ? ».